

FEUILLETON DU "SAMEDI"

Commencé dans le numéro du 23 Avril 1898

FANCHON LA VIELLEUSE

QUATRIÈME PARTIE

SIMONE DE BEAUCHAMP

IV

(Suite)



L'armée française épuisée, battait en retraite. (P. 21, col. 1, No 7.)

Nos soldats n'étaient pas tous prêts au combat, loin de là ; beaucoup, en manches de chemise, lavaient leur linge ou fourbissaient leurs baïonnettes.

Les pièces d'artillerie ne se trouvaient pas en position, les équipages étaient dételés.

Jamais, depuis le commencement de cette campagne où nous étions sans cesse surpris, attaqués à l'improviste, écrasés, sans pouvoir toujours nous défendre, surprise pareille n'avait été vue !

Les prussiens ont dit depuis qu'en apercevant de loin, dans ce bas fond, ce fourmillement humain, ils avaient d'abord cru à une foire de village, à un rassemblement de paysans.

Comment se douter que les généraux français leur rendraient la victoire si facile ?

Le premier obus prussien causa une stupeur dans le camp français.

On court aux armes, on rompt les faisceaux, les bataillons se forment en hâte et se replient en désordre.

L'artillerie allemande ouvre un feu continu, écrasant, et une véritable pluie d'obus tombe au milieu de ces masses humaines qui sont des régiments français.

Trois régiments de ligne, le 11e, le 46e et le 68e, suivis du 4e bataillon de chasseurs à pied, s'établissent aussitôt sur les hauteurs et, ouvrant un feu à volonté, rejettent dans les bois les Prussiens qui débouchent en avant du village.

Des bois alors sortent des volées de mitraille, tandis que de nouveaux régiments ouvrent un feu terrible contre nos soldats.

Et point d'artillerie pour répondre à l'artillerie allemande !

Il a fallu harnacher les chevaux, atteler les pièces, les sauver d'abord avant de les mettre en position.

Alors l'ennemi sort en foule, avec ses hurras habituels, des bois d'où il nous foudroie.

Des bataillons français s'élancent à la baïonnette pour arrêter la marche des Allemands.

Ceux-ci, n'attendant pas la charge à l'arme blanche, accueillirent les nôtres par une fusillade épouvantable.

Il faut reculer, battre en retraite. L'ennemi, sur la gauche de l'armée, tourne nos troupes et les rejette sur Mouzon.

Le centre est enfoncé par les Bavaïrois. La retraite est une déroute.

A travers les taillis, passent les coups de sifflet des officiers allemands, et les balles des tirailleurs, couchés derrière les arbres, jettent le désordre dans les rangs confondus de ce corps d'armée qui n'est plus qu'une foule.

Le soir vient. Un régiment de cavalerie, le 5e cuirassiers, du 12e corps, s'élance, dans une charge à fond, sur l'ennemi qu'il veut contenir.

L'artillerie allemande le mitraille.

Quelques bataillons solides, un entre autres, du 30e de ligne, protège la retraite et, jusqu'à six heures du soir, paralyse par son attitude énergique, son feu multiplié, les dernières attaques de l'ennemi.

Quand cette poignée de braves soldats, se relevant de leur position de tirailleurs à genoux, traversèrent la Meuse, le soir venu, ils n'avaient plus une cartouche.

Les quatre-vingt-dix cartouches d'ordonnance était brulées, et tous les coups avaient porté, sur les colonnes ennemies, en pleine chair.

Pendant ce temps, le corps du général Félix Douay (le 7e) arrivait sur le champ de bataille, essayant d'arrêter le mouvement débordant des Prussiens.

L'infanterie de marine du 12e corps (Lebrun) défend aussi le passage de la Meuse avec une intrépidité superbe.

Mais c'en est fait : la journée est perdue !

L'armée toute entière reçoit l'ordre de se replier sur Sedan par Carignan et Bréville, sur la rive gauche de la Chiers.

Déjà des régiments entiers, poussés par la défaite jusque sur le territoire belge, avaient été forcés de déposer les armes entre les mains des soldats de ce peuple neutre dont le cœur battait au spectacle de l'écrasement d'une nation qui l'aime et qu'il aime aussi.

Les routes étaient pleines de fuyards ; des compagnies erraient, perdues dans les bois.

Certains régiments du 5e corps n'étaient plus que des bandes.

Le général de Wimpffen, venu d'Oran et arrivé ce même jour, 30 août, à Mézières, à huit heures du matin, se heurta contre cette cohue de soldats qui était justement le corps d'armée qu'on lui donnait à commander.

— Je me hâtai, dit le général, de descendre dans la plaine pour arrêter ce désordre et interpeller ces fuyards.

— J'eus de la peine à me faire comprendre. En vain je leur criais :

— "Mais, malheureux, regardez donc derrière vous, le canon de l'ennemi est encore loin ; vous n'avez rien à redouter."

"Ils ne m'écoutaient pas dans leur course haletante."

"Je réussis enfin à en arrêter quelques-uns et à les rassurer tant bien que mal. Peu à peu, cet exemple fut suivi..."

Le spectacle de cette débâcle devait cruellement serrer le cœur de ce général venu d'Afrique pour y assister. Aussi bien, sa déposition devant l'histoire a-t-elle la valeur d'un témoignage écrasant :

"Des voitures de bagages de tous les corps, dit-il, commençaient à s'agglomérer sur la route, ne sachant où se rendre."

"Je donnai l'ordre à des gendarmes, qui se trouvèrent sous ma main, de les faire marcher le plus rapidement possible..."

"Au moment où j'étais occupé à mettre un peu d'ordre partout, des équipages de la maison de l'empereur débouchèrent près de moi, prétendant que tout le monde devait s'arrêter pour leur livrer passage."

"Je leur intimai l'ordre formel de profiter de la bonté de leurs attelages pour enfilez bien vite un chemin de traverse sur la droite."

Pendant ce temps, que faisait l'homme dont l'intérêt dynastique avait amené sur nous tous ces désastres ?

Le matin, à Raucourt, il avait traversé Mouzon, faisant arrêter tous les mouvements de troupe, d'artillerie, d'équipages qui encombraient la route, et il s'était retiré sur l'autre rive de la Meuse, gagnant à travers bois une ville qu'il aperçut du haut d'une colline et qu'il désigna à un habitant du pays, en lui demandant :

— C'est Montmédy, n'est-ce pas ?

— Non, sire, c'est Carignan, répondirent aussitôt les officiers d'état-major empressés.

Un témoin oculaire de ces journées douloureuses a donné sur l'état d'esprit des renseignements précis.

Il a vu de près les principaux acteurs de ce drame et on ne peut douter de sa véacité.

Mac-Mahon était inquiet, troublé, comme un homme qui marche presque sûrement, et sans que sa volonté ou son énergie l'en puisse détourner, vers un but fatal.

L'empereur affectait toujours son calme impassible. Il avait